

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

LES  
**Annales Térésiennes**

PUBLICATION MENSUELLE

VI. ANNÉE

SUPPLEMENT



SAINTE-THERÈSE:  
BUREAU DES "ANNALES TERESIENNES."

# LES ANNALES TERESIENNES

6<sup>me</sup> ANNÉE — SUPPLEMENT.

## SOMMAIRE

NOS ACADÉMICIENS. — QUE SUIS-JE ? MÉDITATION PHILOSOPHIQUE.  
— L'ÉGLISE ET LA FRANCE. — TROIS GRANDES ÉPOQUES DE MA  
VIE. — S. LOUIS DE GONZAGUE. MODÈLE DE LA JEUNESSE. —  
VOYAGE AUTOUR DE LA CLASSE. — LES MILLE-ILES. — LE LIS  
DE L'INNOCENCE. POÉSIE.

### A nos Académiciens.

C'est à vous, chers amis, que je dédie ce supplément de nos *Annales*. Il vous appartient du reste, puisque vous en avez fourni toutes les pages et que dans ces pages tout est bien à vous et la pensée et le style, la matière et la forme. Je ne puis réclamer d'autre part à vos travaux que celle d'en avoir été parfois l'inspirateur et d'en être aujourd'hui l'éditeur.

Vous serez heureux sans doute de vous relire imprimés. D'autres aussi, peut-être, seront curieux de vous lire, de pénétrer un instant dans votre sanctuaire de l'académie, de voir ce que vous faites, de quel esprit s'inspirent vos travaux, dans quelle atmosphère vit et se meut votre littérature. Ceux-là en vous lisant ne trouveront pas de chefs-

d'œuvre à admirer, mais ils vous rendront au moins ce témoignage que vous n'êtes en rupture de ban ni avec la grammaire ni avec le bon sens ni même avec le bon style. Si modeste qu'il soit je vous félicite encore de ce succès.

Je vais plus loin. J'aime à entrevoir dans ces fleurs de votre jeunesse les fruits de votre maturité. Par ces essais vous prélevez à des œuvres d'un caractère plus sérieux et d'une plus haute portée. Car, j'ose l'espérer, vous garderez le culte des bonnes lettres. Arrivés à l'âge d'homme vous ne permettrez point aux soucis de la vie réelle d'absorber toute votre âme ni aux calculs de l'égoïsme d'étouffer en vous toute flamme de poésie ou d'éloquence. Vous appréciez la valeur de votre plume dans un temps et dans un pays comme le nôtre où tout le monde sait lire et veut lire ; vous ne laisserez point se rouiller ce bon instrument, cette arme que Dieu vous met entre les mains, pas plus que vous n'irez vous désintéresser des nobles causes qui sollicitent votre amour et vos dévouements. Vous saurez par votre vie d'abord, puis par votre parole et vos écrits, vous saurez rendre témoignage à votre foi, à vos principes, à votre dignité d'honnête homme, de chrétien, de bon citoyen. Et quand vous aurez trouvé dans votre conscience la satisfaction du devoir accompli, je ne vous dis pas d'ambitionner la gloire littéraire ; mais s'il vous arrivait de la rencontrer sur votre chemin, je m'en réjouirais pour vous comme d'une récompense légitime et pour notre chère patrie comme d'un bien ajouté à l'héritage national.

A. NANTEL, P<sup>tre</sup>.

---

### Que suis-je ?

#### MÉDITATION PHILOSOPHIQUE.

Que suis-je ? Voici évidemment une question qui m'intéresse ; une question très délicate et aussi très sérieuse. Très délicate, en effet il faut que je

de "moi"...et "le moi", disait Pascal, est insaisissable, je le haïrai toujours." Très sérieuse aussi, si j'aime tant à connaître les autres, je dois avant tout chercher la connaissance de moi-même. Par là, je suis le conseil que nous donne la sagesse antique: "Connais toi toi-même."

Mais comment répondre à la question?... En poète?... j'en serais flatté, mais dois-je l'avouer? Les muses ne me sont pas toujours favorables. Il n'est rien entre nous certains entretiens, certains propos, mais je ne suis pas familier avec ces dames. Je n'oserais solliciter des faveurs auprès d'elles, je préférerais m'adresser à la Philosophie. Donc répondons philosophiquement.

Que suis-je? La première chose que je conçois de mon humble personne, c'est qu'elle est une essence. Mais en quoi consiste cette essence? Je le vois clairement, si j'examine mes actions. Les actions:—je marche, j'écris,—sont matérielles; les autres—je pense, je comprends, je veux—sont immatérielles; et je conclus qu'il y a en moi un double principe, que je suis composé de deux parties. L'une que je vois, que je palpe est matérielle, c'est le corps.

L'autre que je ne vois point, que je ne touche point, est immatérielle, c'est l'esprit.

Mais cette matière que je trouve en moi, existe-t-elle à la manière de ce caillou que roule le torrent, de cette pierre que heurte le pied, de cette fleur, de cet arbre? Assurément non,... elle se sent, elle est douée de sensations, elle a la vie. Donc je suis un animal. Mais le cheval, le bœuf ont la vie, la sensation, le mouvement, et cependant ils sont d'une autre espèce que moi. Je comprends, le cheval ne comprend point; je pense, je veux, le bœuf ne pense pas, ne veut pas. L'un et l'autre dans leurs actions sont dirigés, nécessités par l'instinct. Pour moi, je suis libre. Cette vérité est confirmée par mes actions de tous les jours. Mon estomac a besoin, je refuse de le satisfaire;

mon cerveau est fatigué, je le prive de sommeil. Oui, je trouve en moi un principe spirituel, intelligent, libre : donc je suis un animal raisonnable.

Qu'il soit dit en passant que je suis acte et puissance. J'existe et personne n'en doute : les uns m'en donnent des preuves à chaque instant du jour ; les autres, victimes de mes défauts, fussent-ils les plus sceptiques en seraient à la fin les mieux persuadés. Cependant je n'ai pas toujours existé. Alors j'étais en puissance comme je le suis aujourd'hui relativement à mes actions futures. Supposons que je veuille, plus tard, me livrer à l'étude de la loi civile, de la théologie ; il est évident que je ne suis qu'en puissance un juriconsulte ou un théologien.

Mais ne suis-je qu'une essence, qu'acte et puissance ? Je réponds négativement, car je vois en moi d'autres propriétés.

Je suis grand, grand... c'est-à-dire ma taille cinq pieds et quelques pouces en plus. La largeur et la grosseur lui font défaut. Ma figure ne plaît pas, les grâces à son égard se sont montrées d'une aversité incontestable. La science en passant ne m'a effleuré que du bout de son aile. La preuve la plus éclatante de mon immense savoir est celle que je donne dans cet essai. Mais toutes ces propriétés, grandeur, largeur, grosseur, grâces, science sont venues s'ajouter à ma personne. Il est évident que, pour se soutenir dans l'existence, elle ont besoin d'un autre être qui leur serve d'appui comme la couleur noire dans le tableau, la couleur blanche dans ce mur. Et cet autre être, qu'est-il si ce n'est l'être existant en lui-même, la substance.

J'ai donc trouvé..... je suis accidents et substance.

Cette substance, ce n'est pas comme le dit Platon avec sa philosophie poétique : "*une collection d'accidents*"; ni comme le voudrait Locke d'une conséquence toujours si rigide avec lui-même, que

que chose de purement idéal, une simple fiction de l'esprit. C'est quelque chose de réel, vraiment existant en moi. Tout me le prouve, soit que j'interroge ma conscience, ma mémoire, soit que je consulte le témoignage des hommes. Je suis substantiellement aujourd'hui ce que j'étais, il y a quinze ans, dix-huit ans, vingt ans.

La science me dit bien que, comme tous les êtres vivants, je suis soumis à un travail continu de destruction et de reconstruction. Dans un espace de huit années environ, les atômes qui composaient mon corps ont été remplacés par d'autres sous l'action du mouvement moléculaire qui s'opère en moi. Et comme tout le reste le cerveau a été renouvelé. Puis, je ne pense plus maintenant comme je pensais autrefois : mes idées sont changées ; elles se sont coordonnées et se sont élevées. Cependant, le "moi" est permanent. Dans cet immuable identité du "moi" je trouve l'explication de ces souvenirs des choses que j'ai vues, entendues, apprises, il y a plus de huit ans, dix ans, quinze ans.

Mais le "moi" suppose l'indépendance. En effet je ne suis pas mon voisin B..., ni mon voisin D..., pourtant, deux bons confrères, deux joyeux compagnons. C'est pourquoi je vous déclare que je suis un "suppôt". Un *suppôt* !... Le mot vous étonne peut-être, et pourtant rien de plus commun que la chose. Cette table, ce livre, votre chien, votre cheval sont des "suppôts". Chacun a ses actes propres. L'acte de la résistance qu'exerce la table n'est pas celui qu'exerce le livre, et le cheval agit distinctement du chien.

Mais votre chien, votre cheval, ce livre, cette table ne sont pas des personnes, et moi je vous affirme que j'en suis une : car je suis doué d'une nature raisonnable.

Ai-je besoin maintenant de dire ou de répéter que je suis un être agissant ? C'est admis, n'est-ce pas ? Mais si par hasard vous aviez la mauvaise intention de révoquer la chose en doute, je n'aurais

qu'à vous citer cet axiome : " *Agere sequitur esse* ", l'action suit l'être. Si après tout vous aviez encore quelques scrupules à l'admettre, vous n'auriez qu'à vous approcher à la portée de mon " poing ", et je vous jure que sur le champ vos doutes tomberaient. Avec le mal, vous seriez les plus persuadés des hommes. Ainsi donc je suis une cause réelle, " *efficiente* ".

Bien plus, si je fais une composition, un travail quelconque, je m'aperçois que je n'agis pas à l'aventure. Je produis sous l'impulsion et la direction d'une idée préconçue. Et cet idéal que je m'efforce d'exprimer et de réaliser, je l'appelle cause " *exemplaire* ".

Suis-je aussi une cause finale ? Oui sans doute. Que je sois le but de vos bons ou mauvais procédés... de vos mauvais procédés?... mais non ! j'aime mieux croire à votre bienveillance. En ces jours et surtout pour les jours futurs, j'ai tant besoin de la protection et des secours d'une bonne et sincère amitié.

Voilà donc ce que je suis : essence existante, acte, puissance, accidents, substance, " *suppôt* ", personne, cause efficiente, cause exemplaire, cause finale.

Une cause finale ? Oui, mais je poursuis aussi une fin ultime, une fin que je désire à cause d'elle-même, qui doit remplir mes désirs, être le complément de mon être, en un mot, ma perfection et mon suprême bonheur.

Cette béatitude suprême n'est pas dans les richesses ou naturelles ou artificielles, ni dans les voluptés ou dans les autres biens du corps ; ni même dans les biens de l'âme, comme l'honneur, la gloire, la science, la puissance. Toutes ces choses ne pourraient pleinement me satisfaire. Où donc trouverai-je ma fin ? En l'Être infini, incréé... en Dieu, source de tous biens et de toutes félicités. Ici la poésie s'accorde avec la philosophie. Cette pensée, Lamartine l'exprime dans ces beaux vers :

“ Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,  
 L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux...  
 Dans la prison des sens enchaîné sur la terre,  
 Esclave, il sent un cœur né pour la liberté ;  
 Malheureux, il aspire à la félicité.  
 Il veut sonder le monde, et son œil est debile.  
 Il veut aimer toujours : ce qu'il aime est fragile ” !

A. ROBILLARD.

### L'Eglise et la France.

L'EGLISE.—O ma France, pourquoi m'as-tu délaissée ? Tu m'étais pourtant fidèle et dévouée : on t'avait proclamée ma “ Fille aînée ” et ce titre tu l'avais noblement conquis. Aujourd'hui, fille ingrâte et dénaturée, que n'as-tu fait ? Tu t'es traînée aux pieds de la faible Italie pour le plaisir de m'humilier.

LA FRANCE.—Notre âge est l'âge de la liberté et de l'émancipation. Laisse-moi, Eglise du vieux temps avec ta foi aveugle, immobile et servile. Je suis lasse de ton joug ! je veux suivre les voies du progrès, suivre le cours de mes nouvelles et brillantes destinées.

L'EGLISE.—France infortunée, qui te reconnaîtrait à un tel discours ? tu me parles de liberté, d'indépendance ? Quand donc as-tu été plus esclave qu'aujourd'hui ? Vois la sombre franc-maçonnerie te charger de ses liens honteux ; pour elle tu persécutes et aigris tes meilleurs enfants. Pour la servir tu as entendu sans bondir d'indignation ces cris sinistres : “ A bas le Pape, à bas la France, vive Sédan ! ”

Un autre Sédan, est-ce ton ambition, ma fille, en t'arrachant à mes étreintes maternelles ? Répare tes fautes ou redoute ce malheur. Tu envies la condition des peuples égarés. Qui te fait donc souhaiter l'erreur et la honte ? Si tu renies ton Dieu et ta foi, ce Dieu outragé aura son tour ! Depuis que tu

marches hors de mes lois, dis-moi tes gloires... Comme un vaisseau désemparé par la tourmente, tu vas d'écueils en écueils. Depuis que tu t'es livrée à la révolution, que d'ombres et de taches dans ton histoire ! Depuis un siècle tu as essayé toutes les formes de gouvernement et tu n'as pu t'arrêter à aucune.

Notre siècle est un siècle d'émancipation et de liberté. Voilà ce que disent les sophistes, qui t'égarent et te perdent par leurs beaux discours, qui ouvrent la porte à toutes les ambitions et les convoitises, qui tarissent toutes les sources du dévouement et de la charité et ne laissent que l'égoïsme.

Vois ces hableurs politiques : sur l'échafaudage de la liberté, de la fraternité et de l'égalité, ils montent au pouvoir. Arrivés là, ils pratiquent moins que tout autre leurs belles théories ; moins que tout autre ils accomplissent leurs grandes promesses. Voilà où l'on va, où tu vas sans Dieu, ma chère France. Crois-moi, reviens à moi.

LA FRANCE.—Renoncer aux inappréciables libertés modernes, renouveler l'œuvre de ces rois, qui durant des siècles n'ont brandi l'épée de la France, n'ont déployé leurs étendards qu'à ton service, n'ont prodigué le sang de leurs vaillants guerriers que pour ta défense : non, non, je suis déchargée de ta lourde tutelle, je n'en veux plus.

L'ÉGLISE.—Mais quelle France fut plus belle, plus glorieuse que celle du moyen-âge ? Jette un regard sur le passé, vois ton front resplendissant de puissance et de majesté, alors que tu ne craignais pas de te prosterner aux pieds de Celui que je représente sur la terre. Vois ton berceau veillé et gardé par l'Église ; vois ton premier héros Clovis, comme ton premier souverain chrétien, terrasser, détruire tous ses ennemis, reculer les limites du royaume franc, constituer un grand et beau pays. Vois Charlemagne fondant un empire colossal. Ses conquêtes, sa sage administration en ont fait

une des grandes figures de l'humanité. Avec lui, le nom français redouté et respecté de tous, acquit un éclat et une splendeur que rien depuis n'a éclipsés. Charles Martel à son tour, en écrasant à Poitiers les hordes dévastatrices du croissant, a grandi ton peuple et les nations ont envié sa gloire, sa générosité et sa vaillance. Admire ta splendeur dans ces jours où te précipitant de nouveau sur les sectaires de Mahomet, tu entraîna à ta suite l'Europe et sauvais les lieux saints de leur tyrannie. Jamais tu n'as vu des jours plus heureux que ceux du règne d'un saint Louis qui te conquist l'estime de l'Europe.

Plus tard, quand Charles VII laissait échapper de ses débiles mains le sceptre de France, qui te sauva à cette heure suprême ? N'est-ce pas ma fidèle servante Jeanne d'Arc ? ce Dieu que tu trahis armant le bras de l'humble bergère de Domremy, chassait honteusement l'Anglais, te rendait ton rang parmi les nations et ta puissance passée. Et puis dans les temps modernes, l'apogée de ta gloire ne fut-il pas l'heureux temps, où tu éteignais dans ton sein les erreurs protestantes, comme le commencement de tes chutes fut le jour de l'apparition de l'incrédulité ?

LA FRANCE.—Cette France d'autrefois est morte, elle ne peut plus renaître ! Le temps des chevaliers est passé, il ne reviendra plus.

L'ÉGLISE.—Non, elle n'est pas morte ma France chrétienne et chevaleresque ; elle vit ! Elle est cachée sous l'humble robe de bure, dans l'obscur communauté de filles, dans le cœur encore français de la femme ; elle est cachée dans la poitrine de ces milliers de catholiques qui inondent l'univers de leurs charités ; elle est cachée chez ces innombrables missionnaires français qui travaillent sur tous les points du globe à redonner à l'Église les enfants qu'elle a perdus dans leur malheureuse patrie ; on la retrouve la vieille France dans le cœur de ces vaillants évêques qui travaillent avec

tant d'ardeur à défendre les droits sacrés de la religion ; on la retrouve enfin chez cette pléiade de laïques, qui emploient à la lutte tout ce que leurs braves cœurs renferment d'énergie. Oui, ceux-là sont les vrais français, les vrais fils de la France. Pourquoi faut-il qu'ils soient méconnus, persécutés ? Et pourtant depuis un siècle, pauvre France, les dures leçons de l'expérience ne t'ont pas manqué ; mais tu ne les a pas comprises. Tu as été accablée par toutes les humiliations. Tes rares jours de gloire ont été des jours de foi ; les malheurs de 1870 sont venus fondre sur toi ; un empereur, oui, un empereur français rendait son épée à Sedan. Tu n'as pas compris comment ce désastre de Sedan coïncidait avec la retraite des troupes françaises du territoire pontifical ; comment enfin Paris, la lumière de la France avait été un jour aux mains de l'ennemi.

LA FRANCE.—On m'a trompée, et je t'ai abandonnée. Oh ! divine Eglise, secoure-moi : je suis enchaînée ! je ne puis briser mes entraves ! !

L'EGLISE.—Ma fille, tu le peux, trop de vertus héroïques fleurissent encore dans ton sein ; Dieu ne t'abandonnera pas, tu reviendras un jour te jeter dans mes bras ; Dieu entendra la prière de tes vrais enfants, il entendra mes supplications et mes gémissements ! Je vois poindre à l'horizon le jour de ta délivrance. Dans un effort sublime, tes fils vaincront tes ennemis, et te rendront à ma tutelle, à ma tendresse.

JOS. WADDEL.

### Trois grandes époques de ma vie.

Dix-huit ans révolus ! quels souvenirs cette date réveille dans mon âme ! A leur lumière je repasse les phases les plus bénies de ma vie. Ce n'est pas la première fois que je rêve du passé, mais avant cette année mon souvenir était, il me semble, inconscient.

Dix-huit ans ! le *grande mortalis ævi spatium* de Tacite écoulé, et plus encore. Fixons-en les souvenirs pendant qu'ils ont encore leur fraîcheur. Se souvenir c'est renaitre, et il fait si bon renaitre quand la vie, flot fugitif, nous échappe sitôt en s'écoulant.

En abordant un sujet aussi personnel, J. J. Rousseau disait : " Je sais bien que le lecteur n'a pas grand besoin de savoir tout cela, mais j'ai besoin moi de le lui dire." J'en dis autant : voilà mon excuse.

MA NAISSANCE.—Le 8 décembre 1873, en la fête de l'Immaculée Conception, Dieu me faisait don de la vie. St. Jean d'Iberville, petite ville élégante, riche, franchement catholique, fut, si vous me permettez l'expression des poètes, mon village natal. Ma famille n'habite plus la maison où je reçus le jour, mais je ne suis pas tellement vieux que le temps, ce ravageur des hommes et des choses, l'ait démolie. Tous les ans, aux vacances, je la visite avec émotion. Cette maison, pour parler net, c'est le troisième étage du moulin paternel. Dans ma famille, je n'étais pas l'aîné. Julia (j'ai encore son image dans mon cœur) m'avait précédé sur cette terre ; c'était une rose, sans doute, puisqu'" elle vécut ce que vivent les roses, l'espace d'un matin." (Malherbe). Mais entre les garçons j'obtenais le droit d'aînesse. S'il faut en croire ma mère, papa dans un transport de joie lui aurait dit : " Enfin le ciel me donne ma part ; prends ta fille ; je garde mon garçon." Et comme il est le chef de la famille sa parole dut faire loi. Cependant peu de lois résistent aux influences de l'affection maternelle : je serais bien inquiet aujourd'hui pour décider qui de mon père ou de ma mère possède plus mon cœur. Et ma grand'maman Papineau !—hélas ! elle n'est plus de cette vie—je serais embarrassé de peindre toute sa joie : je devenais son premier petit-fils par la première de ses filles. Et, elle l'aimait tant cette chère enfant !! Maman m'a

souvent dit que ma grand'mère, au temps où je couchais encore au berceau, se plaisait à me prendre dans ses bras, et, me couvrant de ses baisers : " Eugène, disait-elle, que feras-tu de bon sur cette terre ? J'espère que tu seras toujours un bon enfant. Si, un jour, il faisait un curé, quel bonheur ! " Mais, je ne crois guère à l'authenticité de ces paroles ; ce doit être un de ces tours ingénieux dont usent les mères pour déclarer à leur enfant leur chrétienne ambition. Quoiqu'il en soit, ma grand-mère, je le sais, avait pour moi des privautés. On dit que ces grand'mamans nous aiment plus, nous leurs petits-fils, que nos propres mamans : tant le cœur s'attendrit avec les ans, tandis que les autres facultés s'émoussent !

Le même jour, par le saint baptême, Dieu m'introduisait dans une noblesse à la hauteur de laquelle ne montent point les noblesses terrestres. Ici encore ce n'est que sur les rapports maternels que je puis fixer mes souvenirs. Mon oncle Laurent Roy fut mon parrain et j'eus pour marraine une tante qui me chérissait comme ma mère. Tous les bonbons qu'elle me fit manger quand j'étudiais l'ABC m'en sont un témoignage éclatant : elle était sœur de mon père ; elle se nommait Philomène Lefebvre. Maintenant, je n'ai pas l'intention de vous dire si je fus conduit à l'église traîné dans une carriole riche en fourrures ou porté dans les bras d'une humble commère. Je noterai cependant qu'en signe de sa joie mon père récompensa royalement le bedeau de la ville et que les cloches donnèrent de longues volées.

Le curé qui me baptisa est célèbre dans le monde térézien : il a la figure sévère, la parole fière mais le cœur d'or, oui, le cœur d'or. Je vous le dis moi qui connais ses bienfaits. C'est le Révérend M. Fortunat Aubry, alors et actuellement encore curé de St-Jean.—Je rends grâces à Dieu de tous ces bienfaits, mais surtout de m'avoir fait chrétien, enfant du Père céleste, frère du Christ. Puissé-je en gar-

Par toujours l'empreinte ! Je frémis, hélas ! en li-  
sant l'oracle du poète :

L'âme en vivant s'altère.....

A force de marcher, l'homme erre. l'esprit doute.  
Tous laissent quelque chose aux buissons de la route  
Les troupeaux, leur toison et l'homme sa vertu.

(HUGO.)

Non, mon Dieu ! il n'en sera pas ainsi. A la vie,  
à la mort je veux être ton serviteur fidèle :

Dispose, ordonne, agis dans le temps dans l'espace,  
Marque-moi pour ta gloire et mon jour et ma place  
Mon être sans se plaindre et sans t'interroger  
De soi-même, en silence, accourra s'y ranger.

(LAMARTINE.)

Dans la prospérité comme aux jours des plus  
amères épreuves :

Glorieux de mon sort, puisqu'il est ton ouvrage  
J'irai, j'irai partout te rendre un même hommage  
Et d'un égal amour accomplissant ta loi  
Jusqu'au bord du néant murmurer : - Gloire à toi !

(LAMARTINE.)

MA PREMIÈRE COMMUNION.—Jour du ciel en ma vie.  
Pour moi, pour mon bonheur la terre s'est rappro-  
chée des cieux ou plutôt les cieux se sont abaissés  
jusqu'à cette terre. C'est le 25 décembre que j'eus  
le bonheur de faire ma première communion.  
Depuis deux mois, nous nous préparions à cette  
solennité. Mes compagnons d'école et moi étions  
d'autant plus réjouis et ravis que nous étions plus  
priviliégiés : notre première communion était de-  
vancée de six mois, et, circonstance non moins  
précieuse, elle allait se faire dans la nuit de Noël,  
dans cette nuit prophétisée, dans cette nuit qui fut  
illuminée de célestes splendeurs, dans cette nuit  
dont le calme solennel ne fut troublé que par les  
angéliques harmonies.

Chose non moins remarquable, de mémoire d'enfant ce double bonheur n'avait jamais été accordé. Et ciel! quand j'y pense, j'en frémis encore, ce double bonheur faillit m'échapper. La veille de ce beau jour nous subissions sur le catéchisme nos derniers examens. M. le Curé présidait et volontiers interrogeait. Je suis appelé : je me lève tremblant (je vous le dirai entre parenthèse, depuis je n'ai guère gagné en hardiesse) — "Que doit faire un chrétien tous les jours de sa vie?" — et la voix du curé me sembla retentir effroyable. Je me crus au jugement dernier, mes sens se troublèrent et je perdis tout à fait la mémoire. L'interrogateur terrible renouvela la demande : moins que jamais je ne sus que répondre. Le curé se fâcha et menaça de me remettre à six mois plus tard : j'étais atterré. A cette heure d'affliction profonde Dieu me donna un sauveur. Le frère Odéric qui était mon maître se fit mon intercesseur. M. le curé fléchit et je ne perdis pas mon bonheur.

Quand fut venue la nuit solennelle, mon père me conduisit à l'église. Oh! comme ma mère fut affligée ce jour-là! Il est si doux à une mère chrétienne d'accompagner son fils à la table sainte! Une indisposition grave ne lui permettait pas de laisser le lit.

Cette nuit, mille lustres aux cristaux de diverses couleurs inondaient l'Église de lumières variées; les anges ne chantèrent pas, mais des voix humaines nombreuses et exercées interprétèrent magnifiquement les hymnes et les cantiques chrétiens. Mes compagnons et moi rangés au chœur sur des fauteuils d'honneur goûtions ces chants qui nous semblèrent angéliques, et préparions nos cœurs à la grande et première visite de notre Dieu. J'étais impatient et les yeux tournés vers le tabernacle je soupirais dans mon intérieur le cantique si beau qu'on apprend aux enfants pour être chanté aux veilles des communions : "Mon bien-aimé ne paraît pas encore." etc.

Enfin le moment appelé par les vœux de mon âme vint. J'ai reçu mon Dieu : mon cœur d'enfant a tressailli au contact du cœur sacré de mon Créateur et Sauveur..... *Quid retribuam Domino?*

En nous créant, Dieu nous fait homme; par le saint baptême, il nous fait chrétien; aujourd'hui, il achève son œuvre : il nous fait Dieu. Oui, nous l'avons senti, une sève divine, le sang sacré de Jésus-Christ circula dans nos veines, et nous communiqua de ces fortes ardeurs, de ces aspirations généreuses qui transforment la vie. Alexandre, César, oh! que vous nous fîtes pitié! votre orgueil vous fit ambitionner des apothéoses qui vous conféraient avec l'origine divine l'honneur d'un temple et d'un sacerdoce. A bas imposteurs! vous ne fûtes pas même des hommes. Les grossiers instincts dont votre âme ne fut pas maîtresse vous ravalèrent au rang des animaux. C'est le Christ qui donne la divinité; il nous la confère par tous les sacrements, divines institutions. Sa chair devient notre chair et son sang, notre sang. Chrétiens, nous devenons d'autres Christs, nous devenons des dieux.

MON ENTRÉE AU COLLÈGE, 3 SEPTEMBRE, 1885.—  
Quelle joie faisait battre mon cœur quand je quittai la petite ville de St. Jean pour me rendre au séminaire de Ste-Thérèse! L'heure suprême était venue; mes malles étaient bouclées; mes frères et mes sœurs se pressaient autour de moi. Ma mère souriait : elle était si heureuse de me voir entrer aux études classiques! Tout de même son sourire dissimulait mal l'angoisse de son cœur : j'étais si jeune et j'allais être soustrait à sa tendresse! Mon père, de même, oubliant ses travaux ordinaires restait auprès de moi. La voiture était à la porte; l'heure vint... et je montai... Quels baisers ma mère me donna!! Comme elle me pressa contre son cœur! "Mon cher enfant, dit-elle, tu seras maintenant loin de ta mère : elle ne veillera plus sur toi; mais si tu l'aimes tu garderas toujours

“ bien ton âme, je prierai pour toi.” Mes frères et sœurs me jetaient leurs adieux ; ils riaient, ils pleuraient : moi, je ne pleurais pas encore. Je ne sentais pas encore tout ce que je perdais ; mon imagination m'avait déjà transporté à Ste-Thérèse ; et ils sont si poétiques les pays que nous peint l'imagination !

Le même jour, à 6 heures du soir, j'étais au collège. Qu'il me parut beau ! Le soleil incliné à l'occident donnait à son toit, à son clocher des couleurs argentées : la croix dorée qui le couronne projetait des reflets de flamme ; sa façade avait les teintes d'un azur foncé. Qu'il me parut gai le peuple qui l'habitait ! qu'il me parut y régner d'amitié et d'affection !!! On se saluait, on se pressait la main, on s'interrogeait sur la vacance, on se faisait des souhaits. A ce spectacle je me dis : C'est ici que je veux vivre ; ici est le bonheur.

Cette heure d'ivresse passa bientôt ; les plaisirs de la curiosité s'évanouissent rapidement. Non, je n'étais pas encore au lendemain quand tous les bruits de la rentrée cessèrent de me distraire. Et comme par habitude, le soir venu, je pensai à rentrer au logis paternel. Oh ! c'est alors que je reconnus ma solitude, oui, ma solitude : j'étais vraiment seul. Toutes ces figures qui remplissaient la salle de récréation m'étaient étrangères ; mes frères et sœurs avec qui, le soir, je contais les “ contes de fées ” étaient bien loin ; les enfants m'étourdisaient de leurs clameurs, mais ce n'étaient pas les cris de mes amis et compagnons d'école. Mon père pour la première fois, je n'entendis pas sa voix me disant : “ Il est assez tard ; entre à la maison. ” Ma mère ne put me dire : “ Eugène fais ta prière, il faut aller au lit. ” Je la cherchais des regards, elle n'était plus là ; je n'entendais plus sa voix aimée, je ne jouissais plus de ses sourires, je ne recevais plus ses caresses, je n'avais plus ses baisers. Oh ! quels déchirements j'éprouvai !! J'étais à Ste-Thérèse et tout mon cœur était à St-Jean.

Tout ce monde que j'avais connu et aimé s'était tout-à-coup évanoui. Je me sentis près de défaillir : Oh ! me dis-je, ce collège est vraiment une prison : je suis un exilé ; non, non je ne puis vivre ici," et une parole que mon père avait dite la veille de mon départ, parole que j'avais entendue mais sans la comprendre, retentit de nouveau à mon oreille et remplit mon esprit des lumières de sa douloureuse signification : " Eugène, avait-il dit à maman, quitte la maison pour toujours ; nous ne le reverrons plus que comme dans une visite l'on voit un parent."

Quelques jours après cependant, je pus soupçonner quel don nouveau Dieu me faisait en m'envoyant à Ste-Thérèse. Il me donnait un nouvelle famille ; une mère auguste l'*Alma Mater*, dont les soins empressés allaient perfectionner mon intelligence et mon cœur ; une fraternité nouvelle : oh ! que celle là est douce aussi ! elle se forme de ces jeunes enfants choisis par toute une province, et se liant par les combats, les angoisses, les douceurs d'une vie consacrée aux mêmes études, au même labeur.

Dieu soit béni pour les huit années qu'il me donne à vivre en pareil milieu !

EUGÈNE LEFEBVRE.

### St. Louis de Gonzague, modele de la jeunesse.

(DIALOGUE)

ARMAND (seul)—Plus j'y songe et plus j'y regarde de près, plus je demeure convaincu du tort que l'on a de nous présenter saint Louis comme modèle. La première condition d'un modèle c'est d'être imitable ; or saint Louis ne l'est point. C'est un géant ; nous ne sommes que des pygmées. Comment pourrions-nous atteindre sa hauteur ? Non, décidément ce grand saint ne saurait être le modèle d'une

jeunesse ardente, impétueuse, chevaleresque, il est vrai, mais exposée à de trop grandes tentations. La chose est claire; l'évidence parfaite. (*Philemon entre*) Bonjour, mon cher ami, je suis vraiment heureux de te voir. Tu as toujours été mon confident, comme tu le sais, du reste. Tu voudras bien résoudre une petite difficulté qui m'est survenue. Il y a eu trois siècles en juin dernier que saint Louis a quitté la terre. Cette année est donc un anniversaire qui mérite d'être célébré avec éclat. Tu connais les pèlerinages pieux et enthousiastes effectués à son tombeau, à Rome. Toutes les nations y ont pris part. Un sentiment unanime d'affection et d'amour a soulevé tous les cœurs, les jeunes surtout, et les a portés vers notre héros.

Sa Sainteté Léon XIII est venue confirmer ces pieuses manifestations d'amour en proposant une fois de plus aux jeunes gens, saint Louis comme modèle. Nos directeurs nous le prêchent sur tous les tons: "Aimez saint Louis. Priez-le. Soyez pleins de confiance à son égard. Surtout imitez-le, imitez-le." Or, tout cela me chiffonne. Ce saint ne me paraît pas de notre taille, de la mienne surtout.

PHILEMON—Et pourquoi donc ?

ARMAND—Eh bien, voici. Tu connais les grandes vertus de saint Louis ? Sa carrière vraiment héroïque ne t'est pas étrangère... Les jeunes gens sont bons, braves, généreux. Mais, cette jeunesse si vive est trop facilement désarçonnée par l'ennemi. Nous ne saurions que nous dépiter en face d'un tel modèle.

PHILÉMON—Allons ! Il ne faut pas se décourager ainsi. St. Louis était jeune comme nous, étudiant comme nous. Ses tentations étaient bien plus terribles que les nôtres. Car, vois-tu, à l'ardeur de la jeunesse, à l'âge des illusions et des plaisirs se joignaient pour lui la grande richesse, la noblesse du rang, les pompes plus qu'attrayantes des cours où il a vécu. Tels étaient ses ennemis et cependant, à 16 ans, Louis avait triomphé.

ARMAND—Mais c'est précisément ce qui me dérouté. J'ai vu 16 ans déjà, et que de défauts encore dans mon aimable personne!

PHILÉMON—Mais ce jeune saint n'était pas d'une autre nature que nous. Et, s'il est parvenu à ce degré de sainteté, c'est une preuve que nous pouvons y parvenir aussi. Quand je songe à saint Louis enfant, quand je le vois soumis à son précepteur; lorsque plus tard je le retrouve disant un éternel adieu aux plaisirs de ce monde et se pliant aux exigences du noviciat, à Rome; je trouve un rapport frappant entre son état et le nôtre, et je m'écrie alors que saint Louis est vraiment le saint des jeunes gens.

ARMAND—Dis donc plutôt des héros.

PHILÉMON—Nous pouvons tous être héros de cette manière, avec la grâce de Dieu. Au reste, voyons un peu la carrière de saint Louis. Il naquit comme nous dans le péché originel. Il fut donc comme nous en proie aux misères humaines. Quand il fut d'âge raisonnable il commença ses études...

ARMAND—Mais les a-t-il faites dans un collège ses études? N'avait-il pas plutôt un précepteur privé, lequel tremblait devant lui tandis qu'ici c'est nous qui tremblons devant nos maîtres?

PHILÉMON—Il était bien plus docile à son précepteur que nous deux à nos maîtres. De plus, il était courageux, aimant Dieu et la prière. La prière, vois-tu, nous rend toute obéissance facile. Par elle, nous aimons nos livres. Avec elle nous sommes en accord parfait avec Dieu. La prière c'est le ressort qui met tout en mouvement. Vois comme il est aisé de vivre ainsi. Est-il si difficile d'étudier à l'étude?

ARMAND—Non, mais il y a des moments de nonchalance, de dégoûts, de défaillance. C'est alors qu'il faut un courage à toute épreuve.

PHILÉMON—Eh bien! ce courage ne pouvons-nous pas le demander à Dieu?

ARMAND—Oui, sans doute.

PHILÉMON—Après cela, est-il si difficile de faire-

un petit bout de méditation sur les bontés de Dieu et de s'exciter par là à l'aimer, à le remercier de ses bienfaits ?

ARMAND—Le malheur est que nous n'avons pas toujours ces vérités présentes à la mémoire. Semblable à ce chemin pierreux de l'évangile, notre âme reçoit le bon grain mais en étouffe trop souvent la croissance.

PHILEMON—Ah ! voilà ! nous sommes bien trop légers. La réflexion, le sérieux c'était une des prérogatives de saint Louis, et elle nous manque. Eh bien ! il faut devenir sérieux.

ARMAND—Mais dans un collège, crois-tu que saint Louis se fut sanctifié aussi aisément ? Ici, devoirs d'étude et de classe, la cloche qui nous talonne sans cesse, et toutes ces impatiences qui nous échappent à l'occasion des petites taquineries des confrères... non, il est facile de voir que saint Louis n'eut pas résisté ici.

PHILEMON—Au contraire, il n'eut été que plus grand saint. Voilà tout.

ARMAND—Quand à moi, je n'oserais lui faire subir l'épreuve, dans l'intérêt de sa gloire.

PHILEMON—Allons ! Tu causes classe, étude et cloche. Mais le travail est une loi de la nature. Quant à la cloche, nous sommes bien heureux de n'avoir qu'à en suivre les ordres. Toute action nous est indiquée à l'avance, nul doute sur la volonté de Dieu. Quelle voie facile, nous avons à suivre ici ! Vraiment, c'est aller au ciel en carrosse. Et tu crois que saint Louis eut failli ? Saint Louis accomplissait à la lettre la règle des Jésuites, qui vaut bien la nôtre. Non, non, ce n'est pas sans raison que Sa Sainteté Léon XIII nous l'a désigné comme modèle. Voudrais-tu faire mentir le Pape ?

ARMAND—Oh, non ! et cette parole suffit pour que je me rende. Seulement, j'ai voulu t'exposer mes doutes. Je comprends maintenant que saint Louis puisse être notre modèle, à nous tous écoliers. Etudiant comme nous, enclin aux faiblesses

humaines, exposé aux dangers des cours, saint Louis eut à surmonter toutes les difficultés contre lesquelles nous nous brisons. Et puisqu'il a vaincu nous pourrons vaincre à notre tour. Et si tu le veux nous vaincrons.

PHILEMON—Soit, je suis prêt à la lutte!

ARMAND—La prière, un courage à tout rompre, voilà nos armes!

PHILEMON—Un courage à tout rompre! c'est beau en parole. Mais rappelle-toi ce que tu viens de dire: l'esprit est prompt, et la chair est faible.

ARMAND—Voudrais-tu maintenant me décourager? Tu peux croire que je compte sur la protection de la sainte Vierge et de saint Louis de Gonzague.

PHILEMON—Et ce n'est pas sans raison. Car j'ai été touché plus d'une fois en parcourant sa vie des témoignages nombreux de protection et d'amour, qu'il a toujours prodigués aux jeunes gens. Bien plus, une prédilection toute particulière semble l'attacher aux écoliers, au point qu'un écrivain s'écriait, il y a quelques jours à peine: " Qui pourrait énumérer, parmi les prodiges accomplis dans l'ordre intime de la conscience, les multitudes d'enfants et de jeunes gens guéris et préservés du vice par la dévotion à l'angélique Louis? Des seuls témoignages écrits sur ce point, l'on composerait aisément des volumes."

ARMAND—A la bonne heure! saint Louis renouvellera sans doute ses bontés à l'égard des écoliers térésiens.

PHILEMON—Oui, si nous le prions avec amour et confiance.

ARMAND—C'est ce que nous ferons... Merci pour tes bonnes paroles. Si je suis revenu de mes préjugés contre saint Louis, c'est à toi que je le dois. Merci et au revoir!

ARMAND et PHILEMON.

4 novembre 1891.

### Voyage autour de ma classe.

Jeune, je fus d'un esprit aventureux ; je me plaisais à voyager avec Cook à travers les glaces du Pôle Nord ou les écueils de l'Océan Austral. Ma mémoire a gardé un profond souvenir des deux *Robinsons*.

Plus tard je mis des bornes à mon imagination ; mes goûts changèrent ; je n'osai m'éloigner de notre belle province de Québec ; une simple promenade dans la capitale du *Dominion* me dégoûta pour toujours des longs voyages. Et je ne retournerais pas au lac Champlain, si poétique pourtant. J'en suis venu à un tel point de réclusion que l'on ne peut presque plus me tirer de mon collège ; hormis qu'une *grippe* bienfaisante me chasse vers le foyer paternel. J'aime la solitude où il fait si bon de se trouver seul avec ses livres.

Pourtant je ne prétends pas être un anachorète, un trappiste ou un chartreux. Plus tard peut-être ; mais à dix-huit ans ce serait folie de fuir la société des hommes. On a beau se prétendre grand philosophe, il faut être papillon quelquefois. Je retourne donc à mes goûts antiques ; je veux voyager de nouveau. Un point reste à débattre : où porterai-je mes pas ? Le règlement me défend de franchir sans permission la porte même de notre séminaire. Vais-je courir les corridors ? Xavier de Maistre n'eut point été en peine pour si peu, lui qui, dans la cellule d'une prison, entreprit un long voyage. Je puis bien l'imiter. Qui m'empêcherait, par exemple, de voyager dans notre belle classe de philosophie ? Entrons donc. Quel agréable coup d'œil ! Ce ne sont plus ces murs blancs et lésardés, ces parois dépouillées de toute fraîcheur et de toute grâce. Une couleur bleu ciel repose maintenant la vue ; au plafond, une teinte jaunâtre, *cream color*, comme dirait mon ami L..., encadrée dans une riche bordure ; des tableaux à profusion. On dirait un vrai salon ! En touriste prudent, j'aurais dû

m'orienter tout d'abord. Nous sommes à soixante pieds audessus du sol, au quatrième étage de l'édifice : pas de chance ici pour s'esquiver par la fenêtre. L'appartement se trouve en arrière, dans la partie est sud-est du séminaire. Quant aux dimensions, je ne puis donner que des probabilités. En mesure anglaise, la classe peut avoir comme seize pieds de large sur treize de profondeur et quinze de hauteur. C'est à peu près la forme cubique.

Si j'étais sur une éminence, au centre de la classe, sur la table du professeur par exemple, je pourrais prendre une vue à vol d'oiseau de l'appartement. Mais il me faut partir de mon siège, qui est situé sur la rangée du fond, le troisième en entrant : c'est un banc de bois aux bras de fonte, rien qui aide la mollesse. Mon siège est un siège à deux, comme tous les autres : et nous sommes deux qui l'habitons. Mon compagnon, grand gaillard est un Américain et—un Américain démocrate. Il nous trouve arriérés dans notre politique. Quoiqu'il se prétende *conservateur*, avec ses frères de là bas, il désire la réciprocité illimitée, et qui pis est l'annexion. Ils ne sont pas prétentieux nos compatriotes des États-Unis ! Ils s'imaginent qu'avec leurs deux millions de frères de la province de Québec, ils pourront régenter le peuple américain ! Ils ne nous plait pas de courir cette aventure, messieurs les Canadiens américanisés : et si vous prétendez que nous nous couperons la queue pour être plus à la mode, vous êtes dans la plus grossière erreur.

Voulez-vous connaître les bornes de mon banc ? à l'est, c'est le siège d'un confrère fluet et morose, le grand Z... En dépit des jovialités et des espiègleries de son voisin H..., il passera des heures sans froncer le sourcil ; c'est un vrai marbre ! du moins quant à l'extérieur. En face P... se grandit pour nous intercepter la vue du professeur. À l'ouest : chut ! ne parlez pas : c'est V... le musicien. Il est à solfier une messe d'Arens. Au sud, le mur du haut de sa grandeur. Sur ce mur, au-dessus de

ma tête, se trouve un grand tableau de S. Thérèse. Nous ne saurions avoir une plus puissante protectrice de nos études. Seconde titulaire de notre séminaire, patronne de la paroisse, elle nous chérit comme des enfants privilégiés. Ne manquons donc jamais de l'invoquer.

Puisque nous en sommes aux tableaux, voyons de suite cet angélique Louis, le saint protecteur de la jeunesse chrétienne. L'air de douceur qui rayonne sur sa figure, charme nos cœurs. Il ne tient pas le crucifix dans ses mains seulement, il possède aussi Jésus dans son âme. La table qu'il a devant lui nous montre le néant des vanités de ce monde : une couronne et un crâne ! Bien insensés ceux qui se laissent séduire par les attractions de la grandeur, l'éclat des richesses. Avant longtemps leurs chairs seront devenues la proie des vers, et de ce corps tant choyé il ne restera plus qu'un peu de poussière où d'arides ossements !

Vous l'avouerez-vous pourtant ? S. Louis n'est pas mon saint de prédilection. Je l'aime sans doute et voudrais bien marcher sur ses traces ; mais il me semble trop grand, trop lumineux. Ces anges qui l'entourent me déconcertent. Tout bonnement, je lui préfère saint Jean Berchmans ; je vois mieux ici le collégien, le séminariste, un des nôtres enfin, qui parvient à la sainteté par les voies ordinaires de la mortification et du devoir accompli. Oui, nous le pouvons nous aussi devenir des saints comme saint Jean Berchmans ; prier à la chapelle, étudier à l'étude, nous bien amuser dans nos récréations, réprimer notre nature corrompue, corriger nos défauts, il n'en faut pas davantage ; nous ressemblerons alors à saint Jean Berchmans.

Après tout que nous servirait d'être de grands littérateurs, de profonds philosophes ? Les vrais sages ce sont tous ces saints là. Ils ont compris la fin qu'ils devaient poursuivre. Ils ne se sont pas attachés aux vanités de la terre : les richesses et la gloire humaine ne les ont point éblouis. Servir

Dieu, gagner le ciel, tel était leur désir, leur unique ambition. Ils tendaient au meilleur, au plus parfait : " *Excelsior!* " " *Ad majora!* " Et chose admirable ! cette gloire qu'ils ont fuie, cette renommée qu'ils dédaignaient, ils se les ont acquises d'une manière merveilleuse. Que dit-on aujourd'hui de Platon, d'Aristote, de tous les sages de l'antiquité ? S. Louis de Gonzague au contraire, saint Jean Berchmans, se voient acclamés par l'univers entier. L'année dernière encore, Rome était remplie de pieux pèlerins accourus au tombeau de Louis, à l'occasion du centenaire de ce jeune saint. Ces noms bénis sont dans toutes les bouches, dans tous les cœurs. Partout on les invoque. C'est que Dieu se plaît à glorifier même sur cette terre ses humbles serviteurs.

J'ai fait un grave oubli. En m'orientant, je n'ai point parlé de ces deux belles fenêtres, qui donnent à la classe des flots de lumière et de vie. Elles ne nous fournissent pas que la lumière, ces fenêtres ! Elles sont l'occasion de nombreuses distractions chez nos graves philosophes. Aussi, la perspective est si belle au dehors. Le bocage tantôt forme à nos pieds un épais tapis de vert feuillage, tantôt nous présente ses grands bras nus et décharnés. Au printemps, durant les effluves d'avril et de mai nos oreilles sont charmées par le gazouillement des oiseaux. L'automne et l'hiver, c'est parfois la tempête qui tord et fait gémir les rameaux de nos érables. C'est alors que nous trouvons bon d'avoir notre nid dans ce beau collège, à l'abri de la neige et du froid. Plus loin, se dessine à l'horizon, une longue suite de coteaux, surmontés d'un ruban de forêt. C'est là que se font nos fameuses glissades d'hiver. La *tabagane* conduite d'une main ferme et sûre s'élançe dans l'espace et tout en soulevant un tourbillon de poudre blanche nous transporte dans la plaine.

Mais revenons à nos moutons ! Et pour ne pas vous fatiguer davantage, lecteurs, ne tournons plus

de droite à gauche et *vice versa*. En avant ! Quel est ce fil mince et léger qui surplombe nos têtes et descend du plafond en serpentant ? Ce petit globe qu'il porte à son extrémité, devient à ses heures un petit soleil. Vous n'êtes pas sans savoir que les génies du 19<sup>e</sup> siècle, plus heureux que Prométhée, leur père, ont ravi le feu du ciel sans trop exciter la bile de Jupiter. Et ils s'en servent à merveille. Maintenant plus de ces lampes fumeuses, plus de cette lumière rougeâtre et blafarde, si fatigante à la vue. Nous avons la nuit un soleil électrique. Le mur de l'avant est le plus orné de la classe. Large tableau noir où se résolvent les grands problèmes, où s'exhibe d'une manière arithmétique notre ignorance plus grande encore. Au-dessus, la statue de notre patron, saint Thomas d'Aquin ; l'artiste l'a représenté, tenant une plume de la main droite, et de l'autre ses œuvres immortelles. Les pieuses images du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie sont rangées chaque côté de cette statue. Sur un plan inférieur deux autres portraits attire notre attention : à droite, saint Thomas, encore, mais ici sous son jour véritable : la statue donne plutôt une représentation idéale que réelle du grand philosophe ; ici, nous l'avons dans toute sa corpulence, sans aucun air mystique. A gauche : c'est le cardinal Zigliara, qui, d'après un célèbre chroniqueur, se trouve là " pour prêter main forte à son livre."

Voilà, si je ne me trompe, ce qu'est notre classe de philosophie. Je ne saurais toutefois terminer mon excursion sans dire un mot de ces autres ornements de ma classe, qu'on nomme " messieurs les philosophes."

Qui m'en blâmerait ? Du pays aux indigènes la transition me semble naturelle. E. G....., un mien cousin, titre qui lui sauve maintes épithètes de ma part : le plus petit bonhomme de nous tous ! j'entends, par la taille. A. D.... le plus laid bon garçon que je connaisse : vigoureux logicien ; d'une éloquence véhémement et passionnée. E. L...., ardent

l'étude et au jeu, brillant littérateur, conseiller sage et dévoué. A. P..., qui s'est crayonné lui-même dans l'"Académicien," tantôt gai, joyeux ; tantôt sombre, mélancolique : tout le contraire et fait souffrir. Il aime la musique et voudrait apprendre le piano. De plus, scrutateur de l'Académie. Z. P...., enfant prodige, tour-à-tour lamiste, commissionnaire, portier, sacristain. C'est un homme de confiance. V. G...., candidat défait dans la dernière lutte électorale ; ce qui ne lui ôte pas son mérite. V. T...., représentant du séminaire au *Parlement des Rêves* : homme d'affaires dont les mains duquel nos intérêts commerciaux sont en sûreté. J. L..., portier de la classe et bras droit de Monsieur Brunet en typographie ; politique ardent, journaliste émérite, auteur précoce mais illustre. J. W...., vice président de plusieurs sociétés et directeurs de nos cercles philosophiques. M. B..., fondateur du "Térésien", journal rose sans doute, car il ne vécut que ce que vivent les roses ! S. L..., excellent cœur qui ne connut jamais la médisance encore moins la calomnie. C'est l'ami de tout le monde. A. D..., sacristain dévoué, infatigable ; secrétaire de la société Ducharme : titres qui lui donnent des droits à tout notre respect. R..., citoyen de Ste-Anne des Plaines, jadis précepteur de plein-chant et dont le plus brillant élève fut P... A. R..., honneur et respect au Président de notre académie ! *Prima sedes a nemine judicatur*. N. B..., l'homme le plus grand et peut-être aussi le plus grand homme de la classe. P. C..., essence, substance, personne, dont le principal accident est la quantité. Me reconnaissez-vous ?

Quant à nos professeurs MM. Brunet, Pilon et Cousineau, je ne vois en eux que des hommes remplis de science et de dévouement, qui n'ont qu'un but faire progresser leurs élèves. A nous de leur payer de reconnaissance et d'amour.

Mon voyage est fini ! Il ne fut pas sans longueurs et dangers. Mais j'en vante le mode à tous ceux

qui veulent faire des économies. C'est là mon dernier mot.

PHILÉMON COUSINEAU.

### Les Mille - Iles.

Nous ne fîmes qu'un instant dans le havre de Brockville ; le temps de charger deux ou trois colis et de servir à l'appétit vorace du *Spartan* quelques cents livres de combustible.

Nous dîmes adieu à la nombreuse population qui nous avait si bien accueillis et répondant à leurs clameurs ainsi qu'à leurs bons souhaits par un cri strident, le bateau s'éloigna ; ou plutôt, comme le remarquait jadis le vieil Enée désertant les bords de Thrace, ce furent les campagnes avec leurs blanches maisonnettes qui semblèrent nous fausser compagnie :

*Proximur portu ; terra que urbes que recedunt.*

Le voyageur qui raconte laisse toujours croire que le soleil et son char brillant furent attachés à ses pas ; je serai sincère en déclarant avoir été favorisé d'un beau jour.

Un soleil éblouissant dorait la campagne, argentait les eaux et nous réchauffait tous, pauvres voyageurs presque grelottant sous l'apreté d'une brise sévère.

Les fameuses îles nous avaient été annoncées. J'avais pris un poste pour bien voir, disputant ma position de la parole et du geste à messieurs les anglais, qui s'occupent fort peu du prochain, règle générale, et dans ces circonstances, en particulier. Elles apparurent enfin.

La scène est aussi ravissante au loin que de près. Dans le lointain, ces nombreux rochers aux dimensions diverses, aux formes variées, encaissés entre deux rives pleines de feuillage et de verdure ; ce fleuve majestueux serpentant avec grâce au mi-

lieu d'eux, caressant plutôt qu'il ne s'en irrite, ces entraves sérieuses jetées là sur sa route : ce spectacle nous ravit. Une folle admiration s'empare de vous. Un enthousiasme subit vous transporte.

Quelle beauté ! quelle grandeur ! quelle sauvage poésie il y a dans ces masses rocheuses enfoncées dans le fleuve et dispersées ça et là !

Les lectures, les vieux souvenirs s'éveillent et se présentent : tous pâlisent et s'effacent devant la réalité. Votre esprit se détache de tout ce qui l'environne. Votre œil ne saurait se poser ailleurs.

Les mille pensées et impressions qui frappent votre intelligence, votre cœur, leur impose un silence quasi-complet. Seules quelques expressions de joie jaillissent des poitrines féminines ; tandis que, mains en poches, cigares en bouche, les *gentlemen* contemplant avec flegme le merveilleux spectacle.

Cependant le bateau a marché. Nous voici à l'entrée du bouquet de rochers le plus poétique que la nature ait façonné.

À gauche, à droite, à l'avant, en arrière, partout des îles. Le navire dans une marche sinueuse en longe les flancs dénudés. Quels quartiers immenses de roc ! Ces blocs sont stériles et nus, leurs parois basses ou escarpées suivant qu'elles émergent plus ou moins des eaux. Stériles et nus, ai-je dit ? Non, pas tout-à-fait : tantôt un vert gazon en voile la nudité, tantôt des arbustes ont pu y croître et former des fourrés assez épais. Ces taches de roc et de verdure sont du plus bel effet.

Sur un grand nombre, des richissimes ont élevé de jolis cottages : fleurs de coquetterie, de fraîcheur et de grâce, qu'ils ont dû modeler sur les surmônités du roc. Rien de plus poétique que tous ces petits castels, aux toitures resplendissantes, réfléchissant dans l'onde pure et tranquille, leurs aiguilles, leurs flèches et leurs tourelles.

Vous souriez avec envie aux joyeux essaims qui courent, chantent, et rient, emprisonnés dans leurs files, vous lançant à la face leurs bruyantes cla-

meurs tandis que de leur droite ils agitent l'étendard national.

Certaines de ces îles sont de véritables montagnes à demi submergées; l'une, entre autres, surnommée la superbe "Crest Hill" à cause de ses belles dimensions.

Oh! Quelle beauté! Quelle poésie! Que la nature est séduisante dans ses simples atours! C'est un spectacle à nul autre semblable, c'est une des pages les mieux frappées du grand livre de la nature.

Et cependant, mon Dieu! parmi cette foule étonnée et ravie, combien vous en ont attribué l'honneur et la gloire? Combien y ont vu l'empreinte de votre main toute puissante? Combien vous ont rendu grâces pour ces émotions si douces, que vous leur procurez? pour ces jouissances accordées à leurs yeux?

J'envie beaucoup à nos voisins une nature aussi riche. Maintenant une supposition, un rêve.....

.....J'ai fait l'immensité... Cette voûte toute parsemée d'or, j'en suis l'auteur. J'ai créé le ciel et la terre... Mon nom est grand

Je suis Jehovah, le tout-puissant.

J'aime le Canada et les Canadiens, parce que j'aime les Français et la France.

J'ai toujours trouvé chez eux de grandes intelligences, de grands cœurs.

J'ai résolu d'embellir leur patrie afin qu'ils me soient de plus en plus fidèles.

J'écarte les rives du grand fleuve près de la cataracte de Saint Louis et j'éparpille çà et là ces admirables flots.

L'onde naguères tranquille, s'arrête et se précipite avec une opiniâtreté nouvelle.

Le flot écumant mugit, frappe le rocher et s'y brise en rugissant, tandis que le pilote audacieux lance, au sein des vagues furieuses et des bouillons blancs d'écume son navire bondé de spectateurs ravis, transportés, exaltant ma puissance et mes

bienfaits et se riant de la rage folle des eaux. Joignez la sombre majesté de la chute au charme des Mille-Iles, et notre patrie, déjà si belle, si pleine de poésie, posséderait le coin de terre le plus pittoresque de l'univers.

Ce n'est là qu'un rêve; rêve inutile, puisque ce qui est fait est fait, et si Dieu ne l'a pas voulu ainsi, sans doute il eut raison; mais enfin..... ainsi faite l'on peut croire que notre province eut été bien belle!

ARMAND PAIEMENT.

### Le lis de l'innocence.

Veux-tu réaliser le bonheur idéal?  
Que ton cœur brille, enfant, de l'éclat virginal,  
Ton divin de l'enfance!  
Conserve intact et pur ce lis délicieux,  
Dont le parfum embaume et réjouit les cieux,  
Le lis de l'innocence.

Chaste fleur, ton éclat est vif et ravissant,  
Ton arôme parfumé, ô dictame enivrant!  
La céleste vallée,  
Tu brilles sur le front de la troupe des saints,  
Tu rayannes au cœur des brûlants Chérubins,  
O fleur immaculée!

\* \* \*

Satan règne ici-bas: le monde est avili,  
Oubliant son destin, l'homme est enseveli  
Dans une fange immonde...  
Dieu regarde et frémit... Ah! trop longtemps bravé  
Le bras du Tout-Puissant, terrible, s'est levé:  
Il va briser le monde.

O clémence divine! arrête le-courroux  
D'un Dieu juste et vengeur; accours, descends vers nous,  
Vers la race flétrie...  
Elle se précipite! Elle enir'ouvre les cieux;  
Les cieux laissent tomber suaves, radieux  
Deux lis: Jésus, Marie.

O lis éblouissants !... elle a moins de splendeurs  
 La neige du Liban qui blanchit les hauteurs  
     Et que le soleil dore,  
 Et l'empourpré reflet de vos rayonnements  
 Efface aussi les feux et les jets éclatants  
     De la plus pure aurore.

La semence du Ciel en ce monde a germé.  
 Les lis, multipliant, de fleurs ont parsemé  
     La terre déflourie,  
 Et de l'humaine fange, ainsi qu'un pur encens,  
 Leur effluve embaumé monte en flots incessants  
     Vers la sainte Patrie.

De nouveau Dieu regarde et cette fois sourit,  
 Son bras est désarmé... Le cœur humble et contrit  
     A brisé sa colère,  
 Et baigné dans le sang du divin crucifié  
 L'homme redevient pur, juste, déifié,  
     Et le ciel est sur terre.

Tu triomphes, ô lis, de la terre et du ciel !  
 Toi qui sauves le monde et fléchis l'Éternel,  
     Par ton efflorescence  
 Epanouis notre âme et fleuris notre cœur,  
 Conserve-lui l'éclat, la beauté, la fraîcheur,  
     O lis de l'innocence !

EUGÈNE LEFEBVRE.

